



NATHANAËL WALLENHORST
MUTATION

L'aventure humaine ne fait que commencer

Le Pommier

Mutation

Du même auteur

AUX ÉDITIONS DU POMMIER

L'Anthropocène décodé pour les humains, 2019.

La Vérité sur l'Anthropocène, 2020.

Résistance, résonance. Apprendre à changer le monde avec Hartmut Rosa (coord.), 2020.

CHEZ D'AUTRES ÉDITEURS

L'École en France et en Allemagne, Peter Lang, 2013.

Éduquer l'homme augmenté (dir. avec F. Prouteau et D. Coatanéa),
Le Bord de l'eau, 2018.

Éduquer en Anthropocène (dir. avec J.-P. Pierron), Le Bord de l'eau,
2019.

Interconnectés? Numérique et convivialisme (dir. avec S. Mellot et
A. Théviot), Le Bord de l'eau, 2020.

D'une citoyenneté empêchée à une éducation citoyenne (dir. avec
É. Mutabazi), Le Bord de l'eau, 2021.

L'Éducation politique en Anthropocène (coord. avec R. Hétier),
Le Télémaque, 2021.

Citoyenneté de seconde classe (dir. avec É. Mutabazi), Le Bord de
l'eau, 2021.

Dictionnaire d'anthropologie prospective (dir. avec C. Wulf), Vrin,
2021.

Nathanaël Wallenhorst

Mutation

L'aventure humaine
ne fait que commencer

Le Pommier

ISBN 978-2-7465-2356-2

Dépôt légal – 1^{re} édition : 2021, juin

© Éditions Le Pommier / Humensis, 2021

170 *bis*, boulevard du Montparnasse, 75014 Paris

*Pour Ginette et Ruth,
qui sont arrivées dans le monde
au début du xx^e siècle*

*Pour Mathis et Anna,
qui arrivent dans le monde
en ce début de xxi^e siècle*

Introduction

Les virus mutent, ils s'adaptent et se transforment pour continuer de vivre. Pourquoi pas nous ?

L'illusion de la mutation transhumaniste

Ces dernières années, des groupuscules transhumanistes fantasment la possibilité d'une mutation humaine. En déployant de façon illimitée nos capacités de traitement de l'information, nous allons augmenter la puissance de notre savoir jusqu'à vaincre la mort : bientôt nous serons comme des dieux ! Alors, enfin, nous n'aurons plus à quitter notre monde ni à donner la vie à d'autres. Nous ne subirons plus les tracasseries de la politique : le monde que nous partageons aura entièrement muté en un gigantesque marché. Les limites de la Terre elles-mêmes ne suffiront pas à la borner : l'espace regorge de comètes et autres corps célestes à prendre, à transformer, à vendre. Aveuglés par leur folie et

la jouissance de voir leur rêve sur le point de se réaliser, ces transhumanistes minimisent l'immense mutation actuelle de la planète qui nous a vus naître.

Oui, la planète mute, et il est grand temps pour nous de muter avec elle. De cette mutation, si elle est bien l'enjeu principal du *xxi*^e siècle, il s'agit de définir les contours et les possibilités, car les transhumanistes n'en ont pas le monopole. Dans leurs théories, un paradoxe : ils refusent les déterminismes biologiques mais ils naturalisent la technique en s'appuyant sur un néolibéralisme devenu impératif et, pour eux, proprement vital. La limite de la mort des organismes semble surmontable, et il apparaît que la recherche technoscientifique, rendue possible par la suppression de toute régulation, pourra se poursuivre inéluctablement.

À l'inverse, le présent livre entend prendre acte des limites de la Terre et refuser tout déterminisme néolibéral. Oui, nous pouvons littéralement muter, devenir autres que ce que nous sommes, mais cette mutation ne procédera en rien d'une amélioration ou d'une augmentation de l'individu. Elle se traduira par un changement radical de la façon dont nous coexistons, entre humains et avec l'ensemble du non-humain. Elle sera proprement politique, portant sur cet espace qui est entre nous – sujets politiques humains et sujets politiques non humains.

Imaginons donc ensemble une mutation anthropologique qui soit fondée non sur une altération technoscientifique du vivant, mais au contraire sur une relation avec le vivant tel qu'il est, dans sa puissance incontrôlable. La mutation que nous envisageons ne fait pas d'abord appel à des prouesses techniques autorisant la préemption et l'exploitation du monde. Elle se veut une échappatoire au règne économique

hégémonique, une forme d'aventure politique menée conjointement avec la biosphère, et non pas contre elle.

Une mutation humaine aura lieu

Avant de définir un horizon de mutation, il importe de comprendre la Terre et le processus de transformation qu'elle a entamé. Il porte un nom : Anthropocène. Cette nouvelle époque géologique, caractérisée par une modification durable des conditions d'habitabilité de la Terre pour l'ensemble du vivant, est le sujet de mes précédents ouvrages. Dans *L'Anthropocène décodé pour les humains* (2019), j'en ai fait une lecture politique en proposant de la comprendre comme une tension entre une visée prométhéenne et une visée postprométhéenne. Cette démarcation, objet d'une véritable guerre des idées aujourd'hui, apparaît comme la plus importante ligne de fracture politique de ce XXI^e siècle. Dans *La Vérité sur l'Anthropocène* (2020), je suis revenu sur les « grands articles » géoscientifiques, sans être toutefois systématiquement en accord avec l'anthropologie techniciste pessimiste qui sous-tend leur rédaction. En revanche, il me semblait important que chacun de nous ait facilement accès à ces études rigoureuses (soumises à un débat scientifique contradictoire).

En effet, le monstre de l'Anthropocène est terrifiant. Comment avons-nous pu en arriver à ce stade de transformation de la Terre et de sa biosphère sans que cette transformation ait fait l'objet d'un choix politique ? Prenant progressivement le pas sur le politique jusqu'à l'anesthésier, l'économie a permis d'entrer de plain-pied dans cette

nouvelle époque géologique. Tout ce qui permet de procurer du gain est autorisé, cela dû-il rogner sur ce qui nous est commun (nous avons le droit de rejeter dans l'air autant de gaz à effet de serre que nous le souhaitons). C'est pourquoi je défends la thèse suivante : seule une mutation anthropologique de nature à consolider le politique permettra à l'aventure humaine de se poursuivre. Il est nécessaire de changer le monde à partir d'une transformation en profondeur de l'humain, identifié dans cet « entre-nous », bien distinct de tout « entre-soi » – le « nous » intégrant cette triple figure de l'autre : l'étranger, les générations à venir et l'ensemble du non-humain. Cette mutation a partie liée avec la transformation en profondeur de notre monde.

Dictature verte de la gestion de l'urgence ou espérance politique du long terme ?

Mais croyons-nous, oui ou non, qu'il soit possible de changer le monde ? Est-il seulement possible d'espérer ? La décennie 2020-2030 déterminera de nombreuses caractéristiques de l'Anthropocène des prochains siècles et millénaires. Des processus d'emballage bio-géo-physiques sont en cours avec le réchauffement climatique et les effondrements des écosystèmes. Des chercheurs mentionnent que, d'ici à vingt ans, le système Terre aura franchi des seuils systémiques, ce qui nécessitera de réorganiser en profondeur la vie humaine en société (Steffen *et alii*, 2018). À partir de là, plus aucun retour en arrière ne sera possible. Année après année, décennie après décennie, la vie en société sera de plus en plus compromise dans de nombreuses régions

du globe. Voilà l'urgence. S'il est un lecteur qui considère qu'il s'agit d'une agitation socialo-politique sans fondements scientifiques, on ne saurait trop lui recommander de se référer à quelques articles fondamentaux (Rockström *et alii*, 2009a et 2009b; Barnosky *et alii*, 2012; Steffen *et alii*, 2015; Ceballos, Dirzo et Ehrlich, 2017; Bador, 2017; Steffen *et alii*, 2018; Syvitski *et alii*, 2020).

Une fois actée l'ampleur de l'altération du système Terre, tout motif d'espoir s'éloigne. À la colère peut succéder la résistance. Mais la lutte sur fond de sentiment d'urgence se trouve dépourvue de sa dimension utopique. En Anthropocène, « nous n'avons plus le temps » de rêver ni d'espérer. Alors la tentation peut se faire ressentir d'une sortie de la démocratie, de la recherche d'un pouvoir fort. L'urgence, bien réelle, est un piège qui annule toute politique : et si une petite dictature verte était la solution ? L'idée germe en ce moment parmi ceux qui sont bien informés des données géoscientifiques de l'Anthropocène et qui constatent l'échec des démocraties et leur incapacité à préparer l'avenir.

Penser aujourd'hui des changements profonds et durables en Anthropocène dans un délai aussi court est une tâche qui confine à l'impossible. Mais si notre regard porte au loin pour penser une humanité transformée, reconstruite – en dépit des temporalités de l'urgence, tyranniques et paralysantes –, nous pourrions renouer avec les idées politiques et retrouver le chemin de l'espérance et du long terme. Il nous faut apprendre à être radicaux, mais d'une radicalité capable de rénover la politique, à distance de tout extrémisme. Le temps de l'espérance est venu. Et cette espérance sera politique.

Redessiner les contours d'une humanité en mutation est une entreprise nécessaire, mais ambitieuse – si elle n'est pas démesurée. Nous allons nous y atteler en menant une enquête au cœur du débat d'idées contemporain. Après avoir mobilisé la tradition de la théorie critique pour penser cette nécessité d'une mutation humaine, nous interrogerons l'entrée de l'Anthropocène dans le débat citoyen, perceptible au sein de la floraison de manifestes politiques publiés ces dernières années. L'analyse de ces manifestes permettra non seulement d'interroger ce qui doit changer en profondeur dans la façon dont nous vivons les uns avec les autres, mais aussi de repenser la façon dont nous nous considérons. Nous devons faire évoluer nos conceptions anthropologiques pour qu'elles constituent la base d'une nouvelle aventure de civilisation. En jeu ? Le corps politique en tant qu'il est pensé à partir de son substrat bio-géo-chimique et des innombrables interactions qui relient humains et non-humains. Au terme de ce parcours, nous nous attarderons sur la façon dont il est possible d'accompagner cette mutation politique, qui consiste à rien de moins qu'à faire front face à l'*hybris* qui est en nous. Le dernier chapitre aura donc une portée éducative : comment apprendre à habiter le monde ensemble sur fond d'une amitié conviviale avec les autres, le monde et l'étendue terrestre ?

Ce livre se tient en équilibre entre deux pôles. Le premier, celui de la mutation, renvoie à une composante biologique et spontanée – incontrôlable et créative – à l'œuvre au sein de tout vivant, dont nous sommes. Le second, celui de la pensée politique, renvoie au domaine des idées, du jugement et de la remise en cause. Ce à quoi nous avons tâché de travailler dans ces pages, c'est à une conciliation du biologique et du politique, du jaillissement de la vie et de l'organisation de la pensée.

CHAPITRE PREMIER

La mutation, une aventure politique

Dans *Lettres et autres textes*, paru de manière posthume en 2015, Gilles Deleuze dit que trois caractéristiques justifient l'existence d'un ouvrage (Deleuze, 2015, p. 86-87) : la correction d'une erreur, la réparation d'un oubli et la création d'un nouveau concept. Un nouveau livre a donc trois fonctions principales : une fonction polémique, une fonction inventive et une fonction créatrice¹ – dont chacune n'a de pertinence que dans son insertion dans le débat et en dialogue avec les recherches contemporaines.

Face à quelle erreur ce livre se positionne-t-il ? L'analyse de la littérature scientifique de l'Anthropocène² vient révéler une erreur anthropologique fondamentale à l'origine de la menace que l'humanité fait peser sur elle-même. Cette erreur est la promesse moderne d'un accomplissement de l'*Homo œconomicus* prométhéen, toujours à la recherche d'une puissance – à travers la maximisation de ses intérêts

individuels – fondée sur la transgression. Autrement dit : ce que les Grecs appelaient l'*hybris*, folie ou démesure destructrice.

Quel oubli ce livre ambitionne-t-il de réparer ? Celui de la Terre, de ses flux de matière bio-géo-chimiques, et de ce tissu solidaire et résilient qu'est le vivant, au fondement du politique. Il s'agit d'apprendre à faire également société avec les non-humains.

Quels concepts notre recherche propose-t-elle ? Ils sont au nombre de deux, interreliés : celui de « mutation anthropologique » chargée de consolider le politique ; celui d'« aventure humaine », appréhendée à partir de la convivialité entre humains et avec les non-humains.

Une fonction polémique : respecter ou transgresser les limites ?

La guerre des idées

Ces dernières années, la pensée politique connaît un renouveau à travers plusieurs manifestes, dont chacun s'exprime comme une nouvelle voix (et une nouvelle « voie » politique) dans le débat public. Le *Manifeste pour une politique accélérationniste* de Nick Srnicek et Alex Williams (vingt pages publiées sur un site Internet) a été fortement commenté, critiqué, et a suscité un enthousiasme impressionnant auprès de nombreux intellectuels de par le monde. La thèse en est simple : le progrès technoscientifique doit être tel que le monde bascule du système capitaliste dans un système postcapitaliste. Objectif ? L'émergence de sociétés

sans travail au sein desquelles chacun puisse vivre dignement. L'anthropologie qui la sous-tend est donc résolument prométhéenne. Dans la même veine technoscientifique, mais dans une version capitaliste et libérale, a paru en 2015 le *Manifeste écomoderniste*, inspiré de l'éco-pragmatisme du Breakthrough Institute, *think tank* qui se réclame d'un prométhéisme écologique. Aux yeux des uns comme des autres, l'Anthropocène serait un marqueur de la puissance, non de l'*hybris*, de l'humanité. Les dix-neuf auteurs voient l'avenir avec optimisme, l'humanité ayant acquis une telle connaissance de la complexité du fonctionnement du système Terre qu'elle sera en mesure de la maîtriser. C'est pourquoi ils parlent d'un « bon Anthropocène » (*Great Anthropocene*).

Après un premier manifeste d'origine britannique et un deuxième qui a émergé sur la côte ouest des États-Unis, le troisième manifeste à l'écho mondial est *made in France*. Le *Manifeste convivialiste* (2013) s'est inscrit dans le sillon du MAUSS (Mouvement anti-utilitariste en sciences sociales). Si les deux premiers opuscules sont politiquement opposés (« économie postcapitaliste planifiée » contre « économie capitaliste libéralisée »), ils ont pour point commun d'assumer leur hypermodernité, proposant l'accomplissement du projet prométhéen de la modernité³. *A contrario*, le *Manifeste convivialiste* se donne une visée postprométhéenne. Le convivialisme est défini comme « la recherche d'un art de vivre ensemble (*con-vivere*) qui valorise la relation et la coopération, et permet de s'opposer sans se massacrer, en prenant soin des autres et de la nature » (2013, p. 14). Il se positionne donc face à l'*hybris* d'un *Homo œconomicus* affranchi de toute limite⁴. La convivialité qui émerge de l'espace entre les individus rompt avec

l'accomplissement de l'individu de la modernité. Pour les convivialistes, il importe avant tout de renouveler l'art de vivre ensemble – et c'est ce renouvellement, à partir de l'entre-nous, que nous identifions comme postprométhéen. L'existence humaine que nous avons en partage matérialise le postprométhéisme, défini dans ce travail comme le renoncement à une recherche démiurgique de puissance fondée sur des transgressions (des limites planétaires, des limites corporelles bio-physiologico-cognitives, de règles de répartition des biens et des richesses entre les individus...)⁵.

Ce *Manifeste convivialiste* ne serait qu'un petit texte sans importance s'il ne consistait pas dans la fédération d'un ensemble de pensées alternatives. Non seulement les cinquante auteurs (rejoints depuis par près de 4 000 signataires) évoquent en introduction que cette attention aux modalités de partage de l'existence constitue leur dénominateur commun, mais surtout de nombreux manifestes travaillent ces dernières années dans cette même orientation convivialiste et postprométhéenne. Par exemple, le *Manifeste animaliste* de Corine Pelluchon, publié en 2017, propose de considérer les animaux non comme des citoyens, mais comme des sujets politiques. Elle élargit ainsi aux animaux la convivialité au fondement d'une vie digne d'être vécue. Face à l'entrée dans l'Anthropocène, le *Manifest für das Anthropozän* des philosophes allemands Andreas Weber et Hildegard Kurt, paru en 2015 (et traduit en 2021 en français aux Éditions du Pommier sous le titre *Réensauvagez-vous ! Pour une nouvelle politique du vivant*), développe une approche poétique de la coexistence (les auteurs citent d'ailleurs en conclusion la traduction allemande du *Manifeste convivialiste*). Dans ce prolongement direct du convivialisme, Michel Bauwens,

Vasilis Kostakis et Alex Pazaitis, ont écrit *The Commons Manifesto* (*Le Manifeste des communs*). À l'aune du développement des technologies *peer to peer* (ayant permis l'émergence de Wikipédia ou de logiciels libres de droits autant que de Facebook ou Uber), ces auteurs mettent au jour un nouveau style relationnel permettant l'avènement d'un autre monde, postcapitaliste – à condition, bien sûr, que le capitalisme ne les reprenne pas à son compte, comme c'est précisément le cas pour Facebook ou Uber.

Dans une version moins académique, deux manifestes ont été publiés début 2019, prenant acte de l'entrée dans l'Anthropocène et développant la nécessité de transformer la façon dont nous vivons les uns avec les autres. Le *Manifeste pour une justice climatique*, paru en mars 2019 et signé « Notre affaire à tous », est issu d'un mouvement qui prend naissance en 2015 aux Pays-Bas et qui soutient des citoyens poursuivant en justice leur propre pays afin qu'il réduise ses émissions de gaz à effet de serre. « Notre affaire à tous » s'est associé avec Greenpeace France, Oxfam France et la Fondation pour la nature et pour l'homme, dans le cadre de « L'Affaire du siècle », pour assigner en justice l'État français. Comment faire pour qu'ensemble nous changions tout, tout de suite ? Voilà la question que semblent poser ces militants dont le texte, relu par des experts, s'appuie solidement sur des données scientifiques et s'ouvre avec des mots forts :

Il devient impossible de ne pas y penser. De ne pas savoir. La Terre nous chasse. Elle n'en peut plus. Notre présence est trop douloureuse. En un siècle d'accélération industrielle, nous avons capturé tant d'énergies, tant de ressources que nous avons changé l'équilibre de la planète à notre seul avantage.

Alors elle s'échauffe, gronde, bascule dans l'inconnu, vers une autre version d'elle-même, un autre écosystème qui fait déjà trembler les fondements de notre monde (p. 3).

Le ton rejoint un autre manifeste paru exactement à la même période et signé par la députée Delphine Batho, *Écologie intégrale : le manifeste*. Constat sans appel : toutes les sphères de nos existences vont connaître des bouleversements radicaux. La pérennité de l'aventure humaine est compromise. Vivre et agir ensemble vont devenir de plus en plus complexe. Il faut repenser ce qui fonde nos existences. La nouveauté est saisissante : il y a congruence entre le ton du discours politique et celui de scientifiques⁶. Ces deux manifestes marquent une rupture dans le style. L'interpellation des citoyens se fait de plus en plus vive. Le changement des modes de vie sur fond de mutation anthropologique comme condition même de la pérennité de l'aventure humaine fait son entrée dans l'arène politique⁷.

L'erreur fondamentale

En 2017, Google Scholar identifiait 42 000 articles contenant le terme « Anthropocène ». En 2019, il en recense 80 000 articles, puis 160 000 en 2020 ! Rarement au cours de l'histoire scientifique une notion aura connu un tel engouement et un si rapide développement. L'Anthropocène ne laisse pas indemnes les chercheurs qui s'en emparent, qu'ils soient spécialistes des sciences du système Terre ou des sciences sociales en général. C'est que la notion possède un pouvoir d'attraction, de fascination, et qu'elle suscite bien des passions ou des contestations.